

MEMOIRS, TRAVELS, IMAGES

UNE FEMME A TRAVERS LA GUERRE. JOURNAL D'UNE VIE

GEORGETA FILITTI

La correspondance privée est une éternelle mine d'informations saisissantes propre à faciliter la compréhension des événements historiques, des mentalités, de la psychologie individuelle. Il existe cette forme moins usuelle de ce que l'on pourrait appeler «la correspondance en attente». Deux soeurs de la famille allemande Wiegand – que les suppositions de leur descendance moldave donneraient pour huguenots – sont forcées d'interrompre leurs échanges de lettres par la Grande Guerre de '14. Dans la bonne tradition de la rigueur allemande, Betty, habitant Berlin, ne voit pas pourquoi elle devrait arrêter d'écrire à sa soeur Anna, établie en Moldavie à la suite de son mariage avec un Greceanu. Ses notes, destinées à être lues plus tard décrivent la petite bourgeoisie allemande émergente à la suite des guerres napoléoniennes. On y retrouve tout l'univers de cette femme rangée, décidée à rester célibataire. L'esprit pratique, le sens de la famille, la capacité d'attendre de pied ferme les coups du sort mais aussi de jouir de l'accès fortuit dans l'entourage du chancelier Otto v. Bismark en font le prototype de la femme allemande aux alentours de 1850–1919. Le mélange de considérations que lui inspirent le mariage mal assorti d'une nièce et l'horreur de la guerre qui a frappé indistinctement Roumains et Allemands, pimenté d'éclats d'humeur, prête à ce mémorial épistolier un plus d'expressivité, de vivacité.

Ecrit en allemand, traduit en français par «tante Mica» et dactylographié par la nièce Colette, le texte nous a été gracieusement communiqué par M. le docteur Sergiu Groholschi Miclescu, descendant de la destinataire de la correspondance. Nous lui savons gré de nous avoir offert ce témoignage hors du commun. Les personnes souhaitant en savoir davantage sur le dépositaire de ce document peuvent se référer à l'article de son savant oncle Radu Scarlat Greceanu: *Un caz de imigrare a micii nobilimi poloneze în Bucovina sec. XVII și XVIII: familia Groholschi*, dans «Arhiva genealogică», III (VIII), 1996, n^{os} 3-4; ainsi qu'à la contribution de D. Neculau, *Sate pe Jijia de Sus*, dans le volume *Boierii [Greceanu]*, éd. Marcel Lutic, Iași, 2005.

ÉTÉ 1916

Ainsi donc j'écris. Toi, ma chère enfant, tu as exprimé le désir de connaître quelques détails de ma vie. Ainsi, je veux laisser parler le passé et l'habiller aussi clairement que possible par des paroles. Me sera-t-il possible de te donner une idée claire sur tes grands-parents? Cela vaut d'être tenté.

En l'an 1840, en Mars, mes parents déménagèrent de Berlin à Freienwalde a/0., où mon père avait acheté une maison avec un grand jardin fruitier qui faisait notre joie, à nous, enfants. Aujourd'hui je peux dire que ce fut la seule joie que nous ayons éprouvée pendant ces neuf ans.

Je dois un peu réfléchir sur le commencement du dix-neuvième siècle, pour te rendre clair comment la guerre s'est déclenchée et comme elle nous a été rude. La longueur de la guerre et les épreuves imposées par Napoléon ont vidé les caisses. Les industries n'avaient pas encore atteint l'importance d'aujourd'hui. Les travaux manuels qui, naguère, avaient atteint un plafond d'or, ne pouvaient plus exister qu'avec peine. Qui avait entrepris un commerce dans une petite ville, faisait vite faillite.

Malgré de grands efforts, il est pourtant survenu que mon père ait dû vendre la maison, ne pouvant plus faire face aux grands impôts.

Il n'y avait pas encore d'écoles supérieures, mais l'instruction publique était bonne, notamment les deux classes supérieures avaient de bons professeurs, surtout pour la botanique et les études de sciences naturelles. Un riche monsieur, qui avait assisté aux examens des demoiselles, avait été agréablement satisfait des résultats obtenus et a offert à l'école une machine électrique.

Peu avant la triste année de 1847, une dame a entrepris d'instituer une école particulière. Elle a eu beaucoup d'élèves et a dirigé l'école pendant quelques années. J'aurais tant aimé continuer à suivre ces cours si intéressants mais les moyens manquaient et c'est ainsi que j'ai appris si tôt ce que c'est que la séparation et la résignation.

Le 14 janvier 1841 est née ta mère; un si joli bébé qu'il inspirait de la joie à tout le monde et qui était très gâté par nous. Nous jouions ensemble avec entrain. Quand ma mère disait à tante Otta, «tiens-toi tranquille afin que l'enfant ne s'éveille pas», le jardin n'était pas pour longtemps vide et bientôt déjà le sommeil était interrompu et ma mère s'irritait. Bientôt, l'enfant devint notre grande poupée; nous l'habillions ou la déshabillions; nous apportions un grand tabouret et nous la montions dessus, juchée sur un grand coussin et nous la promenions ainsi d'une chambre dans l'autre et même dans la cour, ce qui paraissait l'enchanter. Nous n'avions pas trop de relations avec d'autres enfants, ma mère n'aimait pas cela, cependant nous fréquentions quelques-uns à l'école et aux leçons de danse. La première leçon de danse a eu lieu dans notre maison. Le professeur loua la partie non-habitée de la maison. La grande chambre d'en face se vida: on y posa autour des bancs sur lesquels prirent place environ 68 fillettes; sur les bancs des petits côtés, 4 garçons.

La porte qui donnait sur la grande plaine était ouverte. Là, prenaient place les dames, assises sur des sofas et des chaises et suivaient les danses. Le professeur de danse était un homme universellement doué et aussi fort habile pour les ouvrages de dames. Il était polyglotte, était un habile chasseur; il brodait des fleurs avec de la soie et des perles, faisait des fleurs en cire. Il jouait du violon et de la guitare et était par-dessus ventriloque.

Ce n'est qu'avec l'argent qu'il ne savait pas s'y prendre. Il s'habillait comme un oriental et portait un fez. Mais lorsque la caisse était vide, il organisait une soirée contre une insignifiante somme d'entrée et distrayait les assistants par des tours de prestidigitation

et des danses de caractère, en costumes étrangers. Chacun rentrait satisfait. Deux ans plus tard il revint, mais il loua un salon dans un grand hôtel, vu qu'il avait obtenu cette fois le triple des élèves; même tante Otty put y prendre part. Ce qui était merveilleux c'était la façon dont il groupait les différentes paires, avec toujours les mêmes jeunes gens.

Quelques-unes des petites fillettes ne pouvaient comprendre les pas de la valse. Alors nous allions avec elles dans la salle de la garde-robe, nous posions deux mouchoirs en croix et elles devaient sauter autour; c'était pourtant inutile, elles étaient trop gauches.

A la fin de toutes les leçons avait lieu un «bal». En parlant de ce bal, je veux accentuer que ce fut le seul bal auquel nous prîmes part, nous les soeurs. La coquette Anna ne comptait pas à l'époque et n'y prenait pas part.

Nos parents avaient peu de relations.

Ils ne voyaient le plus souvent que les prédicateurs supérieurs, catholique ou protestant, notamment le Père Schülz. Nous sommes restés encore de longues années en relations avec lui et je reviendrai encore là-dessus.

La révolution de 1848 fut désastreuse aussi pour la Prusse. La 18 Mars, on vit aussi à Berlin des barricades, on vit les plus grandes bâtisses démolies, etc. Pourquoi? On ne le savait pas, peut-être parce que la plupart étaient des propriétés françaises. On vit alors des réfugiés qui arrivaient de Berlin. La moindre petite bicoque qui se trouvait vide, était aussitôt louée. La plupart étaient des nobles. Parmi eux se trouvaient une vieille dame, avec ses deux filles, qui loua dans notre voisinage une petite maison avec un grand jardin. C'était une baronne de Goldstein-Bergen. Nous allions assez souvent chez elles. Anna leur plaisait particulièrement. Comme ce petit être savait babiller et regarder avec ses grands yeux! Bientôt, les dames vinrent chez nous et ma mère dut leur rendre la visite, ce qui aboutit à une amicale relation. La fille aînée avait épousé un M^r de Linsingen, lequel avait un fils d'un premier mariage, qui habitait souvent, pendant des mois, chez M^{me} de Goldstein. C'était un homme entiché de lui-même, sot, paresseux, qui ne valait rien. On lui avait donné le surnom de «Turc lamentable» parce qu'il portait un fez.

Parmi les habitants de Freienwalde, il y avait de nombreux pensionnaires, des officiers à la retraite et des fonctionnaires, qui avaient quitté une grande ville pour une plus petite, où la vie revenait à meilleur marché, ainsi que beaucoup de nobles.

A côté de cela, ce qui avait contribué en grande partie, c'était les sources thermales et les merveilleux sites auxquels s'ajoutaient les belles vallées, si vertes, et l'Oder avec ses nombreux bateaux, ce qui formait un merveilleux tableau.

Non loin il y avait de nombreux troupeaux de chèvres et des carrières d'alun. Au-dessus des montagnes d'alun on avait construit un pont étroit et haut, nommé le «Pont du Diable» qui passait au-dessus d'une profonde vallée. Qui osait passer sur le «Pont du Diable» pour atteindre l'autre versant, était considéré comme un brave.

Les sources bienfaisantes dataient de deux cents ans. Les unes guérissaient les maladies du sang, les autres, les rhumatismes. Même la Cour y allait. Le Casino, dans le parc, offrait d'agréables distractions et, en 1848, la princesse Louise, fille du prince Karl, y passa tout un été.

L'empereur Guillaume a dit: «Ce siècle .../lipsă în text – n.n./

J'ai été encore trois fois à Freienwalde. En '69, j'y ai visité une dame malade, puis en 86 j'ai été invitée chez une famille qui habitait le Casino. J'y ai passé plusieurs jours qui ont été pour moi une réminiscence chère du passé. Il y a beaucoup de tombeaux à Freienwalde, qui appartiennent à ceux qui ont eu des châteaux. Parmi ceux-ci, un Monsieur de Nohtenhagen, qui avait pris part à la guerre, ainsi que d'autres chevaliers.

Dans la grande église, se trouve le tableau d'un garçon de trois ans. C'était le dernier des Nohtenhagen. D'après la légende, cet enfant fut empoisonné. Son portrait le représente sous un arbre, tenant en main la pomme empoisonnée. Ensuite, suit son nom et l'année de sa mort.

Au commencement de l'année 1849, notre père vendit la maison et nous rentrâmes de nouveau à Berlin. Parce qu'à Freienwalde il n'y avait plus la possibilité pour moi et ma soeur Linchen de trouver une occupation lucrative.

La pauvre Otilie était encore bien malade. Sous peu, elle sentit les atteintes de la paralysie et après deux ans elle devint complètement paralysée.

Sur l'une des montagnes se trouvait un lac, alimenté par une forte source qui formait dans sa chute de grands glaciers. Or, nous étions curieuses de voir les glaciers et nous nous efforcions de monter toujours plus haut. La pauvre Otilie fit une chute et c'est ce qui provoqua la terrible maladie.

A Berlin, nous habitons dans la Friedrichstrasse 68, non loin de l'Avenue des Tilleuls (Unter den Linden). La maison était spacieuse et notre mère loua les deux grandes chambres qui formaient la façade, avec les meubles.

Linchen fut fonctionnaire dans une entreprise de savon, moi dans un magasin de gants, Unter den Linden. On n'y vendait que des gants en glacé, faits sur mesure. Le propriétaire avait eu le malheur de perdre sa fortune en 1848. Les agitateurs démolirent son commerce, jetèrent tout à la rue et brûlèrent le tout, parce qu'il était le fournisseur de la Cour et connu comme attaché au roi.

Bientôt on voulut se remettre au travail, mais l'argent manquait. Les ménagères durent réduire les portions, car on ne recevait comme appointements que 7 M cinquante par mois. Les parents n'étaient pas contents du gain obtenu. Entre temps, ils trouvèrent une occupation plus avantageuse qui apporta un peu d'aise dans la maison.

Otilie avait recouvré la santé, malgré l'air de Berlin, dont le climat différait du pays de Freienwalde. Elle se préparait à sa confirmation avec le Père Marot. Ce saint homme avait couronné nos parents et avait baptisé Linchen, moi et Otilie. Anna suivait les cours de l'école de Madame Reiher /Reicher-?/ me semble-t-il.

Maman vous a souvent et longuement parlé de ce temps et je ne t'en parlerai plus.

Maintes personnes de Freienwalde venaient nous visiter dans le courant des cinq-six dernières années. Avec le temps, ces visites s'espacèrent et prirent fin. Il n'y eut que la famille du prédicateur qui continuait à venir nous voir et nos relations continuèrent encore longtemps après la mort de nos parents.

Ensuite le prédicateur fut envoyé à Wilmersdorf où il officia pendant plusieurs années, puis il fut envoyé à Charlottenburg où il resta jusqu'à sa mort.

Nous allions souvent en promenade jusqu'à Wilmersdorf et les enfants venaient journellement chez nous, car ils suivaient tous les écoles de Berlin. Le second fils, Gustave, a même été en pension chez nous, pendant plusieurs années. L'une de leurs filles avait passé ses examens à une école d'instruction, comme professeur et obtint une place dans une famille allemande de Manchester et après plusieurs années elle épousa un commerçant de là. Le nom de la jeune fille était Conradine. Après la mort de leurs parents, elle vint comme l'aînée tenir le ménage. Théodore avait fait aussi le séminaire, mais je ne sais pas s'il avait passé ses examens. Gustave entra dans l'enseignement, ainsi que Georges le cadet. C'était le bouffon de la famille et quand Linchen lui disait de finir, il lui disait toujours: «Ne t'alarmes pas».

Au commencement et au milieu de leur soixantième année, ils ouvrirent une école privée à Manchester, à la demande des nombreux Allemands qui n'étaient pas contents de l'enseignement qu'on y donnait, vu que la langue allemande n'y figurait pas. Dix ans plus

tard, Théodore et Gustave vinrent nous voir et nous dirent que l'école allait fort bien. Ils avaient à cette époque 62 professeurs. Tous les ans, on faisait pendant les grandes vacances des excursions en Allemagne, tantôt ici, tantôt là. Pendant plusieurs années, je n'ai plus rien su d'eux. Vivaient-ils encore? La soeur aînée, Clara (Conradine) était plus âgée que Linchen.

J'avais aussi de la peine à avoir des nouvelles de la famille Koch.

En 1852, j'entrais chez Madame Bertha Liebermann. Mon occupation consistait principalement en travaux manuels, ce qu'on nomme aujourd'hui «la sauvegarde de la ménagère». Je n'avais rien de pénible à faire et je jouissais des plus grands égards, de la part de toute la famille. J'ai passé là de bien joyeuses heures, même après de longues années, quand j'y allais comme invitée. Monsieur Liebermann me dit une fois: «Vous êtes la meilleure amie de ma femme» et Madame L. m'a donné souvent son soutien moral. Je suis heureuse que tu aies eu l'occasion de les connaître.

Le mari n'était pas un aigle, mais par sa grosse fortune et ses nombreux voyages, il vint à fréquenter des personnages importants, notamment Bismarck, qu'il avait connu à Biarritz. L'argent dont l'Etat avait besoin pendant les guerres de 1864, et 1870 venait en grande partie des banquiers juifs.

Liebermann n'était qu'un gros commerçant, mais il destinait son argent pour le pays.

Je n'étais plus depuis longtemps chez eux, lorsque je fus invitée à dîner chez eux. Un laquais de Bismarck m'apporta une invitation pour une soirée, où on attendait aussi le Kaiser. Bismarck dînait souvent chez les L. où on n'invitait que la haute société. Là j'ai connu maintes familles juives, mais je me réjouissais de voir comme ils étaient tolérants et respectueux, lorsqu'on abordait les questions religieuses, ce que je n'ai pas trouvé chez les chrétiens.

Que d'heures agréables j'ai passées chez eux encore bien des années plus tard. En 1854-56 les Anglais et les Français luttèrent contre les Russes, jusqu'à la chute de Sébastopol. Je ne sais plus aujourd'hui ce que les Anglais et les Français ont eu comme profit. Je ne me suis jamais occupée de politique. Nous nous réjouissions seulement du profit que nous avions du fait que pendant ces deux années de guerre la pluie ne prenait pas de fin et nous étions submergés par les demandes de manteaux de pluie, des capes, des galoches, ce qui nécessita plus de travailleurs et il fallut louer une salle spéciale comme atelier. Le travail rapportait et ce qu'on avait acheté à 50% fut vendu plus tard à 100% et même le double.

Cet épisode de ma vie me permit d'assurer mon avenir.

Madame Liebermann aurait voulu me marier, mais la personne en question était déjà fiancé. Un autre candidat était un veuf. Ma mère ne voulait rien savoir de ce cas et mon opinion était à l'unisson. Je n'ai jamais regretté de passer ma vie sans mari et je crois que je n'aurais pas été une épouse heureuse, j'aurais trop exigé de mon mari. En premier lieu j'exigeais une haute culture, puis un noble caractère et un bon coeur. Dans les derniers de cette année, il me vint une nouvelle idée. (Il faut te dire d'abord que je n'avais aucun enthousiasme pour le ménage). Je voulais suggérer à notre vieil hôte, Hubert Lewinstein, l'idée d'une nouvelle entreprise. Cela consistait à faire ressembler les chaussures avec du caoutchouc. Monsieur Lewinstein admit aussitôt l'idée et loua un grand local, commanda en Angleterre les machines et l'outillage nécessaire et je me mis aussitôt, avec enthousiasme, à la tête de l'entreprise. Ainsi commença pour moi en 1850 / l'année paraît douteuse – note de C. / une nouvelle époque de ma vie. C'était ma destinée d'apprendre, d'enseigner et de gagner ma vie.

Il y avait beaucoup de difficultés à vaincre: la chaleur des ateliers, à diriger les travailleurs, les longues heures de peine etc. A part le Dimanche, avant midi, je n'avais pas

un moment de repos. Je devais tenir au jour les registres pour la semaine écoulée. (Il est vrai que pour ce travail j'avais un bon comptable).

J'ai commencé à avoir comme appointements 60 Marks par mois, mais sous peu je montais à 100 Marks et depuis 1874 à 150 Marks, à quoi venait s'ajouter les gratifications du Nouvel An qui étaient de 30 Marks et finalement 300 Marks pendant de nombreuses années. Cela me constituait de bonnes épargnes; ainsi en trente ans et demi, je pus mettre de côté vingt mille Marks en papier grec et dans une brasserie. Il fallait être prudente, bien compter. Les intérêts montaient à 2500 Marks.

1806–1815 c'était déjà difficile de percer. Les jeunes filles furent forcées d'occuper les plus bas emplois comme vendeuses dans les magasins, pour des rémunérations dérisoires. Pourquoi ma soeur Linchen n'a pas suivi mon exemple? La raison réside en cela que justement contrairement à moi, elle avait la passion du ménage. Cela la tenait occupée tout le temps, elle ne pouvait pas se distraire et cela fut la cause pour laquelle elle épousa un homme sans culture.

Dans son sens, elle a été heureuse, quoique je sache bien qu'elle a eu souvent de grands besoins, quoi qu'elle ne se soit jamais plainte. Ma mère et moi, nous lui sommes venues souvent en aide.

Otilie a eu aussi à traverser des temps bien durs avec oncle Karl, qui n'était pas facile à contenter.

Sur ces entrefaites, vint la guerre avec les Danois, en 1864. En 1886 avec les Autrichiens, en 1870 avec les Français. Il / Karl – n. C. / n'avait pas une trop forte constitution. Les longues marches l'affaiblirent encore. Pourtant les bons soins apportèrent une faible amélioration, mais il avait souvent de fortes douleurs. Finalement, il s'affaiblit et son caractère s'en ressentit et souvent il avait de dures paroles pour son entourage.

Après la mort de mon père, je m'étais interdit de quitter mon poste. Je n'avais pas une trop forte santé, notamment j'avais le foie faible.

Ce fut en novembre 1883 que j'eus une inflammation du foie et pendant trois ans je dus faire la cure de Lippspringe où j'ai bu des eaux qui ont eu un bon effet et m'ont guérie.

En novembre 1888 je partis pour Potsdam où j'habitais encore quatre ans avec Ottie. Son ancienne maladie l'a reprise avec de grandes douleurs mais elle n'émettait jamais une plainte.

Linchen, après nombre d'années, vit sa situation améliorée, après que son mari eût obtenu un meilleur gain. Il avait dans son entreprise des employés et des élèves qu'il laissait faire à leur tête et se contentait d'être Monsieur le propriétaire. Ainsi allèrent les choses, les années passaient et la vieillesse n'était pas assurée. Il ne se souciait pas des besoins de Willy et de son instruction, ce qui fit qu'il fut voué depuis son enfance aux souffrances et fut gâté par sa mère.

L'âge venu, il ne pouvait plus quitter sa chaise et c'est ainsi qu'il acquit du talent pour la mécanique et devint fort habile et diligent.

Lors du second mariage de mon beau-frère Karl, j'eus souvent des désagréments. Peut-être aurais-je mieux agi en rentrant à Berlin. Ce qui me retenait c'était la vie meilleur marché et c'est ainsi que je pris la décision de vivre seule. Mon beau-frère avait les meilleures intentions et aurait désiré que nous habitions encore ensemble, mais il ne comprenait pas de donner à sa femme les droits auxquels elle avait droit et elle se sentait reléguée au second plan et je décidais qu'elle devait vivre seule avec son mari, qu'ils devaient déménager dans une rue plus éloignée où les loyers étaient meilleur marché et enfin que nous devions nous voir plus rarement.

Enfin je viens au temps qui m'occasionna beaucoup de joie; ce fut le temps où j'eue chez moi ma chère Ali. Il me semblait avoir ma propre enfant à laquelle je devais consacrer ma vie. Mon grand chagrin était que mes moyens étaient assez réduits et la mauvaise récolte de 1915 nous occasionna de grands soucis à cause de la cherté.

Si même la récolte de 1916 fut meilleure, à cause des pluies continuelles, la récolte de certains légumes se trouva mauvaise, surtout celle des pommes de terre.

Je prévoyais la cherté, mais on ne se rendait pas à l'évidence. Voyant qu'on ne me croyait pas, je pensais souvent à Cassandre et cette idée me poursuivait. Enfin Ali a pu obtenir une occupation qui lui rapportait un peu pour ses petits besoins. La pauvre enfant ne s'est jamais plainte.

L'oncle Karl aurait bien voulu nous aider mais il était bien faible envers sa femme et ne pouvait pas lui résister. Je crois que la cause était aussi sa maladie qui lui ôtait toute son énergie.

Les moyens de vivre devenaient de plus en plus difficiles et cela m'inquiétait horriblement. Je me demandais si on pourra remédier à cet état de choses après les épreuves de la guerre, ou bien l'Europe est à un point critique.

La Roumanie a eu aussi énormément à souffrir des suites de la guerre et cela me mettait dans des inquiétudes terribles. Quand aurai-je enfin des nouvelles de vous?

Voilà déjà deux ans que la guerre dure. Et rien n'annonce la fin des hostilités. Je n'y comprends plus rien et je ne veux même plus lire les journaux. Je mets toute ma volonté à avoir patience.

Par les armes, l'Allemagne ne sera jamais vaincue. Mais le manque de vivres est le point noir.

Pendant ce temps si trouble, chacun tâche de dépasser son voisin. Le luxe a tourné les têtes et, aujourd'hui, après la troisième année de guerre, on ne voit aucun remède.

L'Asie et l'Afrique ont fait un pas en avant, l'Amérique ravitaille l'Europe. L'Allemagne pourra-t-elle lutter contre ce courant? Ou bien son énergie faiblira et alors viendra la débâcle?

Soeur Hélène (la directrice de l'asile où tante Betty s'était retirée – n. de Grand'maman, tante Mica) me disait ces jours qu'un acteur qui a été au front de l'Ouest pendant un an et demi, a obtenu un congé et est venu visiter sa famille. Il a été frappé en voyant à Berlin les dames en toilettes élégantes, beaucoup d'autos et les devantures des magasins pleines d'objets de luxe. Il a eu l'impression que les hommes étaient devenus fous. Il savait que si les élégantes poupées étaient forcées de vivre pendant quelques mois sous terre dans des tranchées, elles abandonneraient bien vite cette vaine occupation d'aujourd'hui.

Je suis sûre que la plupart des guerriers pensent de même et je n'ai jamais vu, parmi eux, l'un qui montrât un visage heureux.

Le 1-er décembre 1916. Ton jour de naissance, ma chère enfant. Je ne peux faire des vœux heureux pour toi, qu'en pensée. Que le Tout-Puissant t'aie dans Sa garde et te protège des dures épreuves.

Cette terrible guerre ne prend pas de fin. Voilà que la Roumanie a été aussi entraînée et voilà que les Grecs s'agitent aussi; mes soucis sont grands pour ceux qui me sont chers.

Les journaux annoncent que les Allemands et les Bulgares ont avancé profondément en Roumanie.

4 janvier 1917. Je recommence à penser aux graves événements. Tu dois savoir à peu près comme les conditions d'existence sont devenues difficiles en Allemagne. Cela me donne à penser ce que cela doit être en Roumanie, occupée en grande partie par l'ennemi. Mais, comment cela doit être dans les autres régions et surtout là où vous êtes? En pensée,

je vois des masses de réfugiés à Jassy, venant du Sud et tas de soldats russes. Si même on trouve des aliments, ils doivent être extraordinairement chers. Ces questions me troublent indescriptiblement.

Est-ce que les dirigeants, [Take] Ionescu, [Ionel] Brătianu et leurs partisans, se rendent compte qu'ils ont conduit l'Etat à sa perte?

La paix a reculé au loin, on ne tient plus compte de ce que le Kaiser dit.

Officiellement, nous sommes ravitaillés avec le strict nécessaire comme aliments. Avec cela, la main d'oeuvre manque par l'absence des forces pour cultiver le pays. Les femmes sont utilisées partout: à la Poste, au Télégraphe, à l'Enseignement, aux Chemins de Fer, à la Justice. Les tissus manquent pareillement. On ne peut obtenir le nécessaire pour un habit, qu'avec une carte visée par le magistrat.

14 Janvier. Mes pensées vont vers toi, particulièrement, chère Anna.

Je prie Dieu de te donner la santé et que nous obtenions enfin la paix.

Le 16 mai 1917. Depuis novembre 1914, je n'ai plus noté mes souvenirs et pourtant je devrais le faire car à mon âge les idées fuient vite de la tête.

La guerre dure depuis trois ans. Et rien ne fait prévoir la paix. L'ennemi envoie des Nègres, des Portugais, des Canadiens contre nous.

Lors des festivités de Belgique, en 1914, nombreux étaient ceux qui disaient que la guerre sera de courte durée, mais moi je voyais l'avenir très trouble. Les cartes d'aliments réglementaient absolument la consommation de toute nécessité, depuis 1915 et ainsi on n'obtenait qu'une fois par semaine de la viande – 200 gr. par personne. Un quart de sucre, 50 gr. de beurre, 300 gr. de pain. Pour l'habillement, on devait avoir une carte signée par le magistrat. Le cuir était tellement réduit, que même pour le plus petit pied on n'aurait pas pu faire une paire de souliers. La restriction concernait le charbon. On approvisionne en premier les lazarets et les hôpitaux, ensuite venaient les particuliers qui recevaient une part minimale du disponible. La cherté était excessive: 1 «fund» de beurre = 4 marks; 1 «fund» de jambon = 10 marks; le litre de lait, 50 pf. etc.

Il n'y avait de l'argent que pour les besoins de la guerre. Personne ne se serait douté qu'il y a eût tant d'argent en économies ... Le premier emprunt rapporta 4,3-4 millions. Tous les impôts suivants ont rapporté 13 milliards.

Les social-démocrates comme Scheidemann, Ledebur, Dr. Rossel, donnèrent libre cours à leur bavardage. L'ennemi a profité pour faire des gorges chaudes et personne ne comprenait qu'il valait mieux se taire et que l'ennemi interne était tout aussi dangereux que celui du dehors. Un dur coup est aussi venu de l'Italie et de la Roumanie. Et qu'ont-ils gagné? La plus grande partie du pays a été occupée par les armées allemandes. Le Nord de la Moldavie a comme voisin la Russie, qui n'a pas de bonnes intentions; cela coûtera encore de durs temps de guerre! Dans le temps, quand on comptait sur la neutralité de la Roumanie, j'ai envoyé des paquets de valeur et tu aurais pu toucher la première tranche. Peu après, tout a été perdu. Et, voilà, ma pauvre enfant, que tu n'as pas pu profiter de mes épargnes et tu as perdu aussi ton poste. Je me dis souvent que la mort me trouvera avant la conclusion de la Paix. Tu prendras tout ce que tu trouveras comme travaux manuels faits par moi, ainsi que tous les livres que tu trouveras chez moi.

La 9 juin 1917. Voilà derechef quelques semaines de passées que je n'ai plus rien eu à noter. Les journaux relatent qu'en Roumanie et notamment à Jassy, les aliments manquent en grande partie et que les épidémies ont commencé à sévir.

J'ai vainement tâché de trouver un moyen pour avoir de vos nouvelles, mais inutilement. Je dois patienter et de nouveau patienter.

J'ai reçu tout récemment une visite qui m'a procurée quelques heures de joie. Les Schlegel ont téléphoné qu'ils ont l'intention de venir. A 3 h, ils étaient arrivés. Nous sommes allés à une confiserie où j'ai commandé du café et, figure-toi, comme la Soeur directrice a été aimable: elle nous a préparé des tartines beurrées pour notre petit goûter car c'était à voir si on pourra trouver quelque chose à manger. J'ai pu obtenir aussi quelques gâteaux. Elly n'a pas pu venir étant occupée. Augusta avait une mine impossible. Berthe de même, elle ne pèse que 101 «fund». Leur joie n'a pas été petite de me voir avec une si bonne mine. Berthe disait que l'année dernière les os me perçaient la peau et à présent je suis de nouveau comme d'habitude. Cela tient à l'alimentation régulière, si même elle n'est pas copieuse, mais saine; puis, le repos corporel et, surtout, que je suis dispensée de soucis. Ils m'ont raconté en détail tous les événements survenus dans la famille. Felix est souvent malade, il est très heureux avec sa femme et ont une petite fillette, Eva, qu'ils adorent. Paul et Elsa sont mariés depuis 15 ans et sont encore dans leur lune de miel. Leur fils a 14 ans, la fillette – 11 ans.

Felix est assez restreint dans ses affaires à cause de la guerre. Il perd chaque fois quelque chose de son revenu. Augusta est en froides relations avec son ancien chef. A présent, ils ont loué deux étages de leur grand magasin, car à présent on ne demande plus des fourrures et les commandes sont rares. Elly est une grande sauvegarde pour Félix. Elle est entourée de vieilles personnes et ce n'est pas naturel. C'est ce qui te manque à toi aussi, ma chère enfant. Louise Ebeling a été aussi ici, un après-midi, et ainsi j'ai eu des nouvelles de mes anciennes connaissances.

Comme je ne peux pas t'écrire, je note tout dans ce cahier et tu le liras j'espère.

Le 1^{er} juillet 1917. Le roi de Grèce a dû céder à l'autorité de l'Angleterre. Ce que cela a dû lui coûter; pourtant, le Conseil d'Etat fut plus fort que lui. Le second fils du roi, Alexandre, un méritoire témoin qui a pris en mains la paix; d'après ce que j'entends la guerre est surtout contre l'Allemagne. Même la Roumanie a pris la même décision, mais sans le consentement du roi qui, lui-même, était soumis à la volonté du peuple.

Les prévisions de paix sont de plus en plus incertaines. La Suisse s'agite aussi et, en général, tous les pays neutres.

Depuis le 26 juin 1917, je n'ai pas beaucoup à relater. On a apporté tas de roses, quelques cartes et dans l'après-midi sont venues Mesdames Iauch, Berthold, Johannes et sa soeur. Le lendemain j'ai reçu des félicitations des Petzold. Là-dessus, je reviendrai plus tard.

Depuis lors, l'Etat allemand a dû éprouver une forte crise, que le chancelier Bethemann devait éviter. Pendant toute la durée de la guerre il a prouvé qu'il ne possédait aucune énergie; il hésitait de-ci, de-là pour prendre ses résolutions, pour laisser-passer le moment favorable. Il fut souvent sommé d'éclairer le peuple sur la situation et il l'a toujours évité. Finalement, il a cédé la place à un social-démocrate, jusqu'à la fin de la guerre.

Le Kaiser fit venir du front le Kronprinz car il avait aussi à donner son opinion pour atteindre la résolution, qui était – comme celle de tout le peuple –, «finir»! Le nouveau chancelier de l'Etat fut un bourgeois: Dr. Georg Michaelis, âgé de soixante ans, ex-conseiller d'Etat en Silésie et, pendant maintes années, diplomate à l'étranger et même au Japon. Dans ses différents emplois, il a prouvé de l'énergie, de la prévoyance et de la persévérance. Peut-être, est-ce l'homme qui donnera de nouveau sa vraie raison d'être à la diplomatie. Peut-être trouvera-t-on les têtes qui ont manqué depuis le temps de Bismark. J'ai souvent entendu, de-ci, de-là, des gens qui prétendent que notre diplomatie d'avant-guerre ne donnait pas satisfaction. Voici le septième emprunt, fait au peuple, qui monte à 15 milliards. Les social-démocrates étaient contre cela. Que Dieu protège notre patrie. Moi, je vois tout en noir. Aurons-nous encore des nouvelles, les uns des autres? Il y a quelques

jours, on m'a donné le conseil d'aller chez le Docteur Bose qui pourrait me faciliter d'aller à la Présidence et tâcher d'avoir de vos nouvelles. Ce n'est pas si facile pour moi. C'est fort loin, il y a tas d'escaliers à monter, les employés sont surchargés de travail. Je me dis aussi que vous êtes nombreux [!] que vous désirez aussi avoir de mes nouvelles et pourtant vous n'avez pas pu écrire. Il ne me reste plus qu'à avoir de la patience.

Le 8 août 1917. Czernowitz a été libéré pour la troisième fois par l'ennemi! A l'Ouest, l'ennemi a tâché de percer le front allemand. Voilà de nombreuses semaines que les Allemands se maintiennent avec force. Siam et la République de Libéria ont déclaré la guerre à l'Allemagne.

Un petit article, dans un journal local, m'a fort inquiétée. On relate qu'à Jassy la situation est bien triste. Règnent le choléra, l'exanthématique et la faim se fait cruellement sentir. On ne distribue du pain qu'une fois par semaine etc., etc. S'il n'y avait que la moitié de ce qu'on dit de vrai, ce serait encore l'enfer sur la terre.

Si la Roumanie était allée avec l'Allemagne, il y aurait eu une belle récolte et beaucoup d'argent.

A présent, je veux relater les félicitations des Petzold. C'était une carte illustrée, avec les quelques paroles de rigueur et des souhaits pour les fêtes de Pâques 1917. L'oncle, la tante, Emmy, Käthe, son mari, sont assis autour de la table couverte. Tous bien portants. Dommage qu'on ne voit que la moitié de la figure de Tante. Emmy lève son verre et cela cache la figure de Tante. Mais je vois que Tante porte un bonnet blanc. Käthe manque sur la photographie. J'ai écrit aussi une carte de remerciements pour la Tante et l'Oncle et quelques mots pour Käthe. J'ai l'impression qu'ils se sont réconciliés.

J'ai déposé la carte, la photographie et ma réponse dans ce cahier. Plus tard, tu auras un souvenir et tu pourras juger.

Octobre 1917. Comme je l'ai déjà mentionné, les plaies de la guerre de 1815 n'étaient pas encore complètement guéries. Ceux qui disposaient, parvenaient à ouvrir des fabriques, mais les travailleurs devaient se résoudre à obtenir un salaire, qui suffisait à peine aux besoins journaliers. Il y avait suffisamment de travail mais le matériel manquait. La plupart des entreprises ont dû fermer. Le pétrole et le charbon doivent être économisés.

1914–1916 ont dû interrompre maints travaux. À Berlin, le métropolitain qui traversait l'Unter den Linden, ainsi que diverses autres lignes électriques, dut être interrompu. Les Anglais ont vu qu'ils ne pouvaient nous soumettre par la faim car nos produits étaient répartis de façon à suffire à nos besoins. Alors, ils tâchent de nous ruiner par tous les moyens.

Le 1-er décembre 1917. Ta fête, ma chère enfant. Tous les bons voeux que je forme pour toi. Je dois, cette fois, les confier à ce cahier. Que Dieu te protège et t'aie dans Sa garde!

Ce cahier est devenu un mélange de ce que je vois et de ce que les journaux relatent.

Le 3 mars, a été signée la paix à Brest-Litowsk. Je vois avec impatience venir le moment quand nous aurons enfin des nouvelles les uns des autres. Quels changements se seront produits chez vous? Avez-vous été séparés de Charles et d'Aline à la suite de l'occupation de la Valachie par les troupes allemandes? Aujourd'hui c'est le 6 mai/1918/. Le printemps s'annonce bien. Tous les arbres sont en fleurs, seulement les prévisions de paix ne sont pas satisfaisantes. Déjà depuis quelques semaines ont commencé les pourparlers avec la Roumanie, mais les résultats se font attendre. A présent, je veux te raconter des choses étonnantes de quelques visites: le 14 avril 1918 les Schlegel se sont annoncés et comme le temps était chaud comme en été, on est resté au jardin. Soeur Hélène nous a envoyé du café et Berthe a apporté des gâteaux confectionnés par elle, car tu ne sais

pas encore que Etty s'est fiancée à un certain Northe. Moi, je n'approuve pas ce mariage. Le futur est veuf et a cinq enfants. Depuis deux ans et demi à 17 ans, ils s'échelonnent ainsi ... C'est une trop grande charge pour Etty, qu'elle a prise sur elle-même. Elle aurait mieux vécu comme vieille fille. Berthe est aussi très soucieuse, mais ça ne peut rien faire. Le mariage aura lieu bientôt. On ne peut presque rien se procurer vu la grande cherté. Pour commencer, Etty prendra ses meubles avec elle. Hier j'ai reçu une carte de Berthe, qui ne m'annonce rien de bon. Félix était parti pour se reposer dans le Schwarzwald. Depuis plusieurs semaines il est souffrant. Il a la fièvre et doit rester immobile sur une chaise-longue. Cela a produit de sérieux empêchements quant à la noce d'Etty car l'état de Félix peut durer longtemps.

Après deux jours, le 18 avril 1918, j'ai eu une grande surprise. Kätchen est venue accompagnée des dames Thran et Bock. Elle n'a pas dit un mot, m'a tendu la main et me fixait tout le temps. La surprise m'a empêchée de dire un mot. Bientôt nous eûmes les deux une contenance qui nous a fait passer sous silence les deux dernières années. C'est ce qu'il y avait de mieux à faire. Kätchen a mauvaise mine. Elle a fort affaire avec sa mère. Tu peux penser qu'elle s'impatiente souvent et ne supporte pas de rester longtemps sur son lit de douleur. Entre autres, elle a demandé d'être transportée dans un hôpital et, en dépit du grand froid il a fallu passer par là, mais après une semaine elle a demandé à partir. C'était pourtant mieux à la maison. Pauvre Tante Marie! C'est pour cela qu'elle a tellement vieilli. Elle m'a envoyé par Käthe bien des choses et elle pressait depuis longtemps Käthe de venir me voir.

Madame Thran a encore grossi; elle est remuante comme d'habitude; cette fois elle veut déménager à Potsdam. Madame Bock est une ombre comparativement à ce qu'elle a été. A ce qu'il paraît elle a eu à lutter avec de grandes nécessités depuis la mort de sa fille. Elle habite encore le même appartement et loue des chambres. Sa fille est morte d'une entérite intestinale. Enfin, Etty était ici. Pour présenter le fiancé. A première vue, il a l'air bon, intelligent, instruit, une bonne santé. Il me semble qu'Etty l'aime. Il est commerçant et a quatre entreprises qui prospèrent. Depuis vingt ans, il est associé avec Félix.

Le 8 janvier 1919. La nouvelle de la mort de Willy m'a attristée profondément. Je suis partie pour Lichtenberg où j'ai trouvé le ménage fort négligé. La femme est totalement inculte et je ne comprends pas comment Willy a pu la choisir. J'ai regretté profondément d'avoir donné là mes meilleurs objets. Probablement que malade comme j'étais à l'époque, je croyais ne plus pouvoir les employer.

11 janvier (1919). Après la pluie, le beau temps!! J'ai en mains une lettre de toi, chère soeur! Tous mes soucis ne vont que vers vous. J'espère que Dieu mettra fin aux soucis que la guerre nous a apportés et que bientôt tout finira par une victoire ou par le contraire.

Des mois se sont écoulés en soucis mortels pour notre chère patrie. Voilà que le 9 novembre 1918 est survenu le plus terrible, qui a dépassé de beaucoup mes craintes. Notre Empereur a dû renoncer à son pouvoir d'après la volonté du parti populaire! Il a renoncé aussi au nom du prince héritier. Quel sera notre avenir? L'anarchie régnera. Des éléments malpropres arriveront, on en a déjà parlé. On agira premièrement contre les intellectuels, ensuite viendront les Juifs; ainsi, une situation s'installera comme au Moyen Age.

J'ai laissé passer quelques jours pour pouvoir me faire à la nouvelle situation et à présent je me remets à écrire.

On ne sait encore rien de précis sur le domicile du Kaiser. La Kaiserin, la Princesse et les enfants sont au «Neues Palais». On leur a donné une garde de sûreté ainsi que pour le prince Léopold, en signe de reconnaissance parce qu'il a apprécié le nouveau gouvernement. De même, nombreux princes durent céder et suivre les socialistes.

Tu liras tout ceci dans les journaux mais je crois nécessaire de le noter moi-même. Tu sauras que je n'ai rien souffert et que je ne me suis privée de rien. L'espoir de nous revoir diminue de plus en plus et voilà pourquoi je veux noter ces temps difficiles.

Soeur Hélène, qui est la bonté même, m'a promis de garder ton coffre et même de te l'envoyer au cas où tu ne puisses venir le chercher. Aussitôt que j'aurai reçu une lettre, je te ferai penser à la chose.

J'ai le sentiment de ne plus avoir de patrie ... Quelles paroles prophétiques a dit Heine: «L'Allemagne a une existence éternelle, c'est un pays profondément ferme, robuste». Et aujourd'hui il est totalement gêné: aujourd'hui il faut tout le temps entendre parler d'ennemis et de provocations; l'Angleterre a soumis tas de petits pays: la ville boers [sic], la Grèce, les Indes. Je crois fermement qu'il faudra bientôt faire nos comptes avec l'Angleterre.

En décembre 1918. J'apprends par les journaux bien de nouvelles sur les événements d'Allemagne. Probablement vous devez aussi lire tout ce que l'on écrit là-dessus et surtout bien d'inexactitudes.

1919 ... Je n'écrirai plus rien relativement à la paix. Je désire ardemment savoir si tu as reçu ton coffre et ce cahier. Je t'envoie aussi la montre et j'ajoute aussi quelques poésies que nous avons appréciées particulièrement, de Fontane. Je te destine la montre que je désire te voir garder ainsi que tout ce que j'y ai mis, mais cela ne m'est pas bien clair comment tu t'y prendras pour les avoir.

J'y mets aussi ce cahier et c'est la bonne Soeur Hélène qui aura soin de tout expédier. Avec cela, je finis le 28 juin 1919.

(non signé)

Ce cahier a été écrit en allemand par Tante Betty, soeur de Grand'maman Anna, née Wiegand. Elle l'a adressé à Tante Ali qu'elle aimait particulièrement et qui avait fait un long séjour chez elle, en Allemagne, avant la guerre de '14. Plus tard, après la mort de Tante Ali, Grand'maman (Tante Mica) l'a traduit en français et copié de sa propre main (l'original français est en ma possession). Plus tard encore. Mamieta me l'a dicté et moi, Colette l'ai dactylographié.

Le journal de Tante Betty, elle l'a écrit à Potsdam où elle logeait dans une maison de retraite pour personnes âgées. Mamieta et mes grands-parents l'y ont visitée en l'été '14, en rentrant d'un voyage en Norvège. Après quoi la Grande Guerre est venue avec ses tristes résultats que Tante Betty escomptait avant même que la guerre fût déclarée.

septembre 1986